



VIVRE À LA SOURCE

DE LA VIE SPIRITUELLE DU PASTEUR ET DE LA FEMME PASTEUR¹

par Theo SORG

Surintendant
de l'Eglise Luthé-
rienne à Ostfildern
(Allemagne)

De nombreux pasteurs et responsables d'Eglise se sentent de plus en plus chargés, voire épuisés, par leur ministère. Les restructurations en cours dans certaines Eglises, sur fond de morosité budgétaire, viennent s'ajouter à de plus anciennes crises d'identité. Les réflexions que nous propose Theo Sorg sont éminemment d'actualité dans notre contexte francophone, malgré quelques allusions typiquement allemandes. Pas de recettes, certes ! Mais Theo Sorg débusque sans complaisances les racines de l'épuisement et montre à son lecteur le chemin oublié de la source d'eau vive.

**A Klaus Haacker, pour le 26 août 1992,
en communion de cœur**

Quand nous ouvrons le livre de l'Exode, nous y trouvons les récits du peuple d'Israël traversant le désert. D'un épisode à l'autre à travers ce désert aride, nous observons la marche d'une caravane d'abord enthousiaste, puis fatiguée et désillusionnée : des individus dont la frustration se lit sur le visage, qui souffrent des circonstances pénibles et se mettent à rêver d'un passé glorieux, des individus dont l'apathie grandit : « Ah, si seulement... Ah pourquoi ? » On voit alors poindre la révolte contre Dieu, des murmures, des paroles de médisance et le refus d'obéir à ceux

* Pour une définition de ces termes, se reporter au glossaire aux pages 72 à 75.

¹ Cet article a paru en allemand dans le *Theologische Beiträge*, n° 4, 1992, pp. 182-192. Il a été traduit par Diana Fillies et Jean-Michel Sordet. Nous remercions l'auteur de nous avoir autorisé à le publier dans *Hokbma*. Originellement, il s'agissait d'un message d'ouverture pour le deuxième congrès théologique allemand le 24 février 1992 à Hanovre.

que Dieu a choisi comme conducteurs. De temps à autre, ils campent près d'une oasis, sous l'ombrage des palmiers, à un point d'eau fraîche. Et lorsque les besoins deviennent de plus en plus pressants et que les murmures augmentent, voilà subitement qu'un miracle se produit, comme le signe d'un autre monde : la traversée de la mer Rouge, l'eau qui jaillit du rocher, la manne quotidienne... le peuple de Dieu en route dans le désert !

1. En route dans le désert

Lorsque je me mets à réfléchir à Israël d'antan et à sa traversée du désert, un renversement de perspective se produit inmanquablement. Une autre image se calque sur les anciens récits bibliques. Sous mes yeux se déploie la foule innombrable des collaboratrices et des collaborateurs de l'Eglise, des pasteurs, hommes et femmes, de leurs conjoints et de leurs enfants. Je les vois en route sur les sentiers poussiéreux de leur quotidien et de leur service, souvent lassés, fatigués, résignés. De ci, de là, on distingue des éclaircies, une flambée enthousiaste ou politique, une manifestation en faveur de la paix ou encore une marche pour Jésus. Mais en règle générale, ce tableau reflète le vide intérieur et le désespoir. Les questions que ces individus se posent se lisent sur leur visage : à quoi bon tous nos efforts ? Qu'allons-nous en retirer ? Notre ministère s'exerce sans fruits visibles, nos paroles s'estompent sans produire d'écho. En nombre toujours grandissant, les gens quittent l'Eglise, les paroisses diminuent, les confirmants prennent leur distance, le travail parmi les jeunes est en crise, l'expansion des paroisses stagne, les collaborateurs sont en nombre insuffisant. De nos jours, on parle souvent de la foi qui se fane et de la vie ecclésiale qui se dissout. Tout cela ne reste pas sans conséquence pour ceux d'entre nous qui se sentent appelés, par Dieu et par l'Eglise, à mener à bien la tâche d'enseigner, de pratiquer la relation d'aide et de proclamer l'Evangile. Où donc pouvons-nous trouver des perspectives positives quant à notre ministère ? Nos activités ont-elles encore un avenir ? Ou l'Eglise d'Etat n'est-elle rien d'autre qu'un bateau en train de faire naufrage ?

Ces questions résignées, révélant un syndrome de « burn out » profondément caché, mettent en lumière des signes extérieurs plus ou moins visibles. Voici quelques-unes des préoccupations que l'on retrouve en sillonnant le pays, glanées auprès d'hommes et de femmes pasteurs :



Il s'agit là non pas tellement d'un problème spirituel mais bien plus d'un problème humain, pour ne pas dire psychologique. Quiconque a beaucoup à faire à des individus épuise ses ressources psychiques, particulièrement si l'on se donne corps et âme à sa tâche. Si l'on s'investit sans retenue, le danger nous guette de nous dessécher. Les forces nécessaires pour prendre conscience des besoins, les nôtres et ceux d'autrui, nous manquent. On puise alors dans ses réserves jusqu'à l'épuisement. Sur le plan spirituel, on vit au jour le jour. Dans la prédication, l'enseignement et la relation d'aide, on se borne à réchauffer des repas précuisinés (Gerhard Ruhbach). On débouche alors sur une existence théologique à micro-ondes.

1.2. La superficialité

Paul Tillich a déjà eu l'occasion de déplorer cette « perte de profondeur ». Le danger qui menace notre existence théologique n'a pas diminué, au contraire il augmente sans cesse. Mais celui qui perd le sens de la profondeur se laisse emporter dans un tourbillon de fébrilité. Il est constamment en quête des plus récentes nouveautés et perd de vue les éléments essentiels. Toutefois, il faut puiser en profondeur pour trouver les ressources nécessaires au travail sur le plan horizontal. Faute de profondeur, les racines meurent. Lorsque la racine de notre existence nous échappe nous ne sommes plus en mesure d'avoir des expériences spirituelles car : « l'expérience relève d'un vécu intérieur »².

1.3. L'endurcissement

Il me semble qu'il s'agit là d'un danger qui nous guette particulièrement, nous les théologiens. Combien sommes-nous à laisser une callosité intérieure se former – volontairement ou non – qui, à la longue, nous rend insensibles à l'œuvre de Dieu dans nos vies ? C'est ainsi qu'on va de l'avant, fixé uniquement sur le but à atteindre et en traitant les déclarations bibliques de manière « purement professionnelle ». On est en quête d'une parole pour autrui, tout en évitant celle qui s'adresse à nous. Helmut Thielicke a eu raison de nous mettre en garde contre la « la prédication qui émousse les textes bibliques »³, un phénomène qui se produit

² Manfred Seitz, *Erneuerung der Gemeinde*, Göttingen, 1985, p. 160.

³ Helmut Thielicke, *Vom geistlichen Reden. Begegnungen mit Spurgeon*, Stuttgart, 1967, p. 13.

lorsqu'à force de travailler leur mise en valeur homilétique, on oublie que nous sommes sensés, nous les prédicateurs, être les premiers auditeurs de la Parole. « Ce n'est que dans la mesure où nous écoutons la Parole que nous pouvons l'annoncer... Ce n'est qu'en tant qu'auditeurs de la Parole que nous recevons et maintenons notre ministère »⁴. Néanmoins, si nous ne nous mettons pas sans restriction à l'écoute de la Parole, de manière personnelle, et si nous tentons d'échapper à son influence sur notre vie, nous serons condamnés à jouer le rôle de fonctionnaires qui se contentent de transmettre ce qu'ils ont découvert sans toutefois l'appliquer à leur propre existence. Le fonctionnaire, cependant, est l'opposé même du témoin.

1.4. L'infiltration des pollutions

Les théologiens sont aussi enfants de notre époque. L'esprit de notre siècle ne fait pas de détour pour éviter les maisons et les familles des pasteurs. Nous sommes pris dans le tourbillon de la sécularisation inéluctable de tous les domaines de la vie, dans une avalanche d'images et de sons qui s'imposent, superficiels, vains, voire même séducteurs, et qui sans relâche nous assaillent. La publicité, la propagande, toutes ces paroles ne nous laissent pas indifférents. Même si nous pensons être à l'abri de ces influences, quelque chose en restera toujours : « semper aliquid haeret ». A la longue nous constatons l'imperceptible érosion de nos normes intérieures et de nos protections.

Le paysage des médias est notre destin. Nous ne pouvons pas, et ne devrions pas, lui échapper. Mais qu'allons-nous faire de ces influences ? Quiconque s'abandonne à l'attrait des médias, sans aucune retenue ni résistance, sans la volonté de sélectionner ou de mettre à l'épreuve ce qu'elles nous proposent, celui-là en subit les conséquences dans son être intérieur. La dispersion ouvre au néant la porte de notre vie. Elle nous distrait momentanément et nous aide à résoudre certains problèmes, mais à la longue nous n'en retirons rien. En réalité, elle contribue à polluer notre vie et notre imagination, à affaiblir notre immunité spirituelle et à détruire la sphère protectrice de notre vie.

Voilà donc une brève définition du syndrome d'accablement dans lequel nous sommes nombreux à nous retrouver, qui paralyse notre service et notre joie, qui nous prive d'entrain et d'assurance. Nous tous, hommes et femmes pasteurs, sommes exposés aux dangers de l'usure, de la superficialité, de l'endurcissement et de la pollution.

⁴ Julius Schniewind, *Geistliche Erneuerung*, Göttingen, 1981, p. 129s.

Y a-t-il moyen d'échapper à ce syndrome ? Allons-nous trouver de quoi enrayer ces manifestations de maladie et de paralysie ? Nous avons besoin de sources dont les eaux vives nous raniment, comme Israël d'antan. Nous y puiserons un courage renouvelé et l'assurance nécessaire pour poursuivre la route ! Car à la longue, les citernes ne suffisent pas.



A notre époque les sources trompeuses ne manquent pas. Elles nous promettent aide et salut, mais finalement nous laissent poursuivre le chemin sans avoir étanché notre soif ni consolé notre cœur. Cette tentation n'a rien de nouveau et le danger contre lequel le prophète nous a déjà mis en garde nous guette encore : « Oui, il est double le méfait commis par mon peuple : ils m'abandonnent, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes fissurées, qui ne retiennent pas l'eau » (Jr 2,13 ; 17,13).

Pour nous les théologiens, rien ne peut nous arriver de mieux, si ce n'est d'aller ensemble à la source, de nous aider mutuellement à la redécouvrir et à la dégager là où elle est enfouie sous les débris. La Bible ne nous laisse pas à notre sort, l'esprit de Jésus-Christ nous servira de guide si, de manière renouvelée, nous nous mettons en quête des sources d'eau vive.

2. Les sources d'eau vive

Voici comment le psalmiste chante en faisant l'éloge de la bonté de Dieu : « Car chez toi est la fontaine de la vie ; à ta lumière nous voyons la lumière » (Ps 36,10). Cette promesse se réalise en Jésus-Christ, le fils de Dieu devenu homme. Dans sa conversation avec une femme samaritaine au puits de Sychar, il parle de la source et du don de « l'eau vive » jaillissant à cause de notre foi en lui. « Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle ». A la fête des tabernacles à Jérusalem, Jésus reprend cette image : « Le dernier jour de la fête, qui est aussi le plus solennel, Jésus, debout, se mit à proclamer : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et que boive celui qui croit en moi. Comme l'a dit l'Ecriture : de son sein couleront des fleuves d'eau vive » (Jn 7,37-38). Dans l'Apocalypse, le Seigneur glorifié promet : « A celui qui a soif, je donnerai de la source d'eau vive, gratuitement ». Et, au dernier chapitre de la Bible, nous voyons l'image des temps de la fin : « Un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau » (Ap 22,1).

Des sources d'eau vive, lieu de rafraîchissement pour ceux qui ont soif, de forces nouvelles pour ceux qui sont fatigués,

d'espoir pour les désespérés – tout cela se réalise en Jésus-Christ. Il est le don des derniers temps que Dieu a donné à son peuple et à ce monde. Nous y avons droit en tout premier, nous qui sommes à son service. « Celui qui croit en moi, comme dit l'Écriture... » Dans la foi en Jésus-Christ, en vivant en communion avec lui, se tisse une relation qui nous garde attachés à lui sur tous les sentiers que nous empruntons. Paul le décrit ainsi : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. Car ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2,20). C'est dans la foi que se produit un transfert de qualité de vie que nous ne possédons pas en nous-mêmes, de confiance qui ne peut émaner de notre propre force, de courage et d'entrain au service, que le zèle humain ne peut engendrer. Ainsi donc, nous pouvons nous interroger sur de nouvelles perspectives pour notre vie et sur notre service en tant qu'hommes et femmes pasteurs, ou en tant qu'épouses et époux de pasteurs. Il s'agira avant tout d'une question touchant à notre foi. Et la foi commence lorsque, face à Jésus-Christ, je reconnais mes besoins, mon état de pécheur : « Celui qui a soif... »

Nous nous sentons exténués et vides, nous nous torturons dans la ronde de nos activités pastorales, sans plus en attendre grand chose, comme la morne procession d'une caravane dans le désert. Mais nous sommes tous et avant tout invités à nous approcher de la source, de la foi, de celui qui en sa personne représente la « source de la vie ». En nous confiant en Jésus-Christ, nous disposerons d'une force renouvelée. Il peut remplir ceux et celles qui sont à bout de force d'une assurance nouvelle et créer de nouveaux sentiers dans les ornières du quotidien. Pour lutter contre la fatigue et la résignation, il ne suffit pas de faire appel à l'enthousiasme, et abdiquer face aux responsabilités ecclésiales n'est pas non plus la solution. Il faut que Jésus prenne soin de notre âme pour que nous soyons secourus. De la même manière, les conseillers vivent de la relation d'aide qu'ils expérimentent. Mais qu'est-ce que cela signifie de manière concrète ? Comment goûte-t-on de cette « vie à la source d'eau vive » ?

3. Vivre à la source

Avant d'aborder cette question, considérons quelques remarques préliminaires.

a) L'image de la source n'est pas statique. Une source jaillit, elle est en mouvement constant. C'est pourquoi la vie auprès

d'une source ne peut jamais être statique ou figée. Sa forme varie, elle est individuelle et mobile comme la vie. De même, la vie spirituelle est en mouvement, elle n'est pas pareille pour chaque individu et ne peut pas se laisser décrire de manière identique dans les moindres détails. J'invite donc chaque pasteur, homme ou femme, à intégrer ses propres expériences et ses connaissances des fondements de la vie spirituelle dans ce que je vais esquisser ci-dessous ; ce qui est devenu important pour lui ou pour elle, ce qu'il ou elle a testé et éprouvé, ce qui lui est personnel tout en étant adapté à son ministère et à sa vie propre, en fonction de son statut personnel et de sa situation familiale. La vie ne se laisse emprisonner par des lois rigides et la vie spirituelle encore moins. Néanmoins, elle n'est pas non plus sans règle.



b) Sans ordre, il n'y a pas de vie. L'ordre bien compris n'a pas pour but de réglementer ou de limiter la vie, mais plutôt de lui donner sa forme. La vie spirituelle elle aussi requiert une certaine forme qu'elle assume à partir des besoins personnels présumés. « Sans forme, on devient malade. Quiconque vit sans ordre extérieur cultive le désordre intérieur. Celui qui se laisse aller au gré de ses désirs et de son humeur, sans suivre aucun rituel, se dissout de l'intérieur. Tout s'écroule. Il n'y a plus aucune retenue, plus de forme qui permette à quoi que ce soit de croître... C'est dans nos rituels personnels que nous trouvons notre identité... Une vie spirituelle saine nécessite une forme bien définie »⁵. A cela s'ajoute le fait que l'expérience spirituelle ne s'acquiert pas seulement en compagnie d'autres individus. On ne la mérite qu'en luttant pour sa propre position spirituelle. « Quiconque veut accumuler de l'expérience constate rapidement qu'elle ne vient pas sans effort. La régularité et la continuité font partie intégrante de la vie spirituelle »⁶.

c) Manfred Seitz nous rend attentif au fait que la vie spirituelle ne pourra être une réussite sans un « acte conscient de commencement »⁷. Puisque « la grâce de Dieu et sa fidélité sans limite se renouvellent chaque matin », la tâche nous incombe, à nous les humains, de prendre conscience de cette grâce disponible chaque fois qu'un jour nouveau commence, et de nous l'approprier. En d'autres termes, il faut méditer les Ecritures, revenir à la prière, prêter attention aux expériences spirituelles fondamen-

⁵ Meinrad Dufner et Anselm Grün, *Gesundheit als geistliche Aufgabe*, Münsterschwarzach, 1989, pp. 46 et 66.

⁶ Gerhard Ruhbach, *Theologie und Spiritualität*, Göttingen, 1987, p. 200.

⁷ Manfred Seitz, *op. cit.*, p. 80.

tales que d'autres ont eues avant nous, à commencer par les traditions catholique et orthodoxe. Il faut oser revenir sciemment à ces pratiques élémentaires, contre la paresse de notre propre cœur, contre le besoin de confort, sans détour ni dispersion, contre le stress et le surmenage dus à l'*angina temporis*⁸, qui nous plonge dans la dépendance et l'agitation. La vie spirituelle est engendrée par de continuels nouveaux départs. Chaque lever de soleil, chaque jour nouveau peut nous conduire à un nouveau départ – en nous tirant de notre propre échec. « Matin après matin, il me fait dresser l'oreille, pour que j'écoute, comme les disciples » (Es 50,4).

À la suite de ces trois remarques préliminaires, voici les trois principes d'une « vie à la source ».

3.1. Une vie de reconnaissance

Aujourd'hui, on ne sait plus remercier. Ce qui est « in », c'est de se plaindre et d'exiger « tout, tout de suite ! » Cette mentalité s'infiltré aussi dans l'Eglise et, en tant que pasteurs, nous ne pouvons pas dire que cela ne nous a pas affectés. Ce terrain n'est pas propice à la croissance de la vie spirituelle, elle ne peut pas y prendre forme.

À cet égard, combien vraies sont les paroles de Friedrich von Bodelschwingh : « La plus grande force de la vie est la reconnaissance ». Laissons-nous interpeller par cette phrase et demandons-nous si aujourd'hui – même parmi nous – un manque de reconnaissance endémique n'est pas à l'origine du mécontentement et du manque d'enthousiasme. Cette carence est le résultat d'un profond désordre relationnel. Sitôt que notre relation avec Dieu n'est plus ordonnée, notre relation envers nous-mêmes, envers autrui et envers les choses qui nous entourent est faussée.

Mais que signifie remercier ? Remercier, c'est le fait de penser à la personne qui nous a donné quelque chose, après l'avoir reçu. Remercier signifie passer du don au donateur⁹, de ce qui a été créé au créateur, de l'œuvre à l'artisan. Dès que nous commençons à remercier, nous éloignons notre regard de nous-mêmes et rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû. Là où la reconnaissance envers Dieu cesse, l'homme se détourne de son origine ; là où l'éloge de Dieu s'estompe, le créateur perd sa place centrale et est remplacé par l'*anthropos*, la création et la créature. C'est pour-quoi vivre à la source signifie avant tout : vivre de la reconnais-

⁸ Gerhard Ruhbach, *op. cit.*, p. 199.

⁹ C'est à Ralph Luther que je dois cette belle tournure, *Neutestamentliches Wörterbuch*, GTB Siebenstern, Gütersloh, 1980⁴, p. 29.

sance. Citons encore Bodelschwingh : « La maturité d'un chrétien est, dans son essence, le fait de devenir un être reconnaissant ». Si cela s'applique d'office aux chrétiens au sens large, à combien plus forte raison cela s'applique-t-il à des hommes qui ont choisi pour vocation de se mettre au service du Christ !



Menons-nous une existence de reconnaissance en pensant à notre *vocation* ? Jésus-Christ nous a appelé à son service. Nous pouvons toujours nous dégager des tentations, des déceptions, des non-exaucements et en revenir au « saint appel » (2 Tm 1,9) qui a retenti sur notre vie. Il nous permet de prendre part à l'œuvre de la réconciliation et de la délivrance que Jésus-Christ opère dans le monde par le Saint-Esprit. Lors de la consécration au ministère, la tâche qui nous a été confiée est la prédication et la prise en charge des âmes. Avec ce mandat, nous bénéficions d'une promesse de Dieu : sa parole ne sera pas prêchée en vain, mais elle accomplira ce pourquoi elle est envoyée (Es 55,10s.). Avons-nous une attitude de reconnaissance face à notre vocation ?

Savons-nous remercier pour le *pardon* grâce auquel nous avons la vie ? « Celui qui chaque jour me pardonne à moi et à tous les croyants, de tout péché » dit Luther dans son exposé du Troisième Article de la Foi «... à moi et à tous les croyants » – y compris nous les pasteurs, hommes et femmes, ainsi que nos conjoints. Sommes-nous toujours conscients de l'effet libérateur des paroles de pardon ? Particulièrement aujourd'hui où l'on parle sans cesse de l'homme avec un grand « H » et toujours moins de l'homme pécheur ? Le pardon ne nous soulage pas seulement de nos vieux fardeaux, mais il « neutralise le poison de notre propre âme »¹⁰ et de nos relations avec autrui. Des individus qui peuvent exprimer leur reconnaissance pour un pardon vécu sont une bénédiction et un baume pour leur entourage. C'est à partir de ces personnes-là que les forces guérissantes de l'Evangile peuvent rayonner et faire du bien aux autres.

Sommes-nous reconnaissants de *l'œuvre du Saint-Esprit* dans nos Eglises et au-delà ? Savons-nous reconnaître que des êtres trouvent le chemin de la foi, parfois même sans notre intervention ? que chaque dimanche des personnes viennent au culte ? que nous avons des collaboratrices et des collaborateurs ? que malgré un certain déclin de l'Eglise, indéniable, des percées spirituelles se produisent en nombre grandissant ? Je pense aussi à des choses tout à fait extérieures : sommes-nous reconnaissants pour nos cures ou nos presbytères qui nous dispensent de la difficile quête d'un appartement ? pour le salaire régulier et plus

¹⁰ Eduard Steinwand, *Verkündigung, Seelsorge und gelebter Glaube*, Göttingen, 1964, p. 119.

élevé que celui de la plupart des pasteurs sur cette terre ? De nos jours, on entonne souvent des chants de lamentation au sujet de l'Eglise et nous, les pasteurs, y apportons notre vigoureuse contribution. Il est vrai que les raisons de critiquer ne manquent pas et les plaintes dirigées contre une Eglise d'Etat sont notre lot quotidien. Mais le fait que ces plaintes – en partie justifiées – menacent d'étouffer et d'ensevelir la reconnaissance due à Dieu et à autrui est un signe de maladie au sein de l'Eglise, et particulièrement dans notre milieu professionnel. Il est fort possible que ce manque de reconnaissance soit bien plus un obstacle à l'œuvre du Saint-Esprit que nous ne le pensons. Il se peut que certaines de nos expériences d'inutilité – de frustrations comme on dit de nos jours – trouvent ici leur origine. « Seul celui qui sait remercier pour les petites choses recevra les grandes choses. Nous empêchons Dieu de nous donner les grandes bénédictions spirituelles qu'il a en réserve pour nous, parce que nous ne le remercions pas pour les choses quotidiennes. Comment Dieu peut-il confier de grandes choses à celui qui ne sait pas recevoir avec gratitude les petites choses venant de sa main »¹¹. Vivre à la source est avant tout vivre de reconnaissance.

3.2. Vivre dans le calme

Dans les années trente, Otto Riethmüller, alors responsable de la maison Burckhardt à Berlin, dressa une liste de règles de vie spirituelle pour les femmes qui animaient la jeunesse féminine. Elle commencent par une phrase qui, sous l'apparence d'une évidence, est fondamentale : « Je veux constamment me rappeler cette loi de base : quiconque donne beaucoup doit beaucoup recevoir »¹². Nous, femmes et hommes pasteurs, faisons partie de ceux qui doivent beaucoup donner. Journallement, voire heure après heure, nous sommes sollicités pour écouter et répondre, parler et enseigner, conseiller et exhorter, conduire et administrer. Puisque nous devons tant « donner », nous ne pouvons être à court de ce que nous recevons de la part de Dieu. Seul celui qui demeure dans le calme peut œuvrer de manière significative.

La source d'inspiration pour notre ministère est l'écoute silencieuse de la Parole de Dieu, un échange avec le Seigneur, dans la prière, ainsi que la requête de voir son Esprit agir en nous. « La prière solitaire du pasteur est le battement de cœur de notre

¹¹ Dietrich Bonhoeffer, *Gemeinsames Leben*, Œuvres, t. V, München, 1987, p. 25.

¹² Otto Riethmüller, *Herr, wir stehen Hand in Hand*, 1989, p. 1.

service »¹³. Avant que je ne prêche la parole aux autres, je dois être prêt à la recevoir moi-même. Lorsqu'on a besoin de mes services dans la relation d'aide, je dois avoir été en relation d'aide avec Jésus. Le fait de prendre soin de son âme ne doit pas être sacrifié aux diktats de l'agenda ou à la fébrilité d'une journée de travail bien remplie. « Ce n'est que dans la mesure où nous écoutons la Parole que nous recevons et maintenons notre ministère »¹⁴.



Ce qui suit s'applique particulièrement à nous, théologiens et théologiens : nous avons besoin de faire silence devant Dieu, d'écouter personnellement sa parole et d'y répondre dans la prière. Nous avons besoin des cultes même lorsque nous ne prêchons pas. La Sainte Cène nous est nécessaire même si nous ne la distribuons pas. Nous avons besoin de la confession, même si nous ne sommes pas appelés à l'écouter. Là où les dons de Dieu sont distribués, là est notre place. Rechercher sa face de manière régulière est l'une des plus hautes priorités de la vie d'un pasteur. Il est vrai que nous devons gérer notre emploi du temps avec soin, nous voulons en être responsables et établir des priorités bien définies ; cela dit, nous ne pouvons négocier ce point sensible pour en faire bénéficier notre planification quotidienne. Un arbre auquel on coupe les racines commence à se dessécher. Il ne peut plus être en fleurs ni porter des fruits. Qui-conque commence à couper les racines de sa vie spirituelle ou s'éloigne progressivement de la source qui alimente ses racines ne se contente pas seulement de perdre sa joie au service : tôt ou tard il ressemblera à un arbre desséché qui ne sert à rien ni à personne.

Par nos propres expériences, nous connaissons les obstacles de toutes sortes dressés contre ce moment régulier de silence, qu'il soit prévu le matin, le soir ou à n'importe quel moment de la journée. Souvent, c'est la paresse de notre cœur qui neutralise les meilleures intentions. Il nous faut aussi admettre que les difficultés extérieures servent souvent de prétextes et justifient notre manque d'enthousiasme personnel. Voilà pourquoi nous devons protéger notre culte personnel de toute attaque extérieure ou intérieure avec une fidélité sans faille. C'est là qu'il peut être important d'être deux : le couple pastoral peut trouver dans cette communion profonde sa protection la plus sûre. D'autres personnes de confiance peuvent jouer ce rôle parmi les collègues ou dans le cadre de la paroisse. Dans les séries télévisées où apparaissent des pasteurs, on ne fait guère allusion à cette communion dans la foi et la prière. Il reste seulement à espérer que cette carence

¹³ Julius Schniewind, *op. cit.*, p. 130.

¹⁴ *Ibid.*, p. 130.

ne reflète pas une image généralisée des couples et des familles de pasteur.

Nous avons constaté que notre vie spirituelle a sans cesse besoin de coups d'envoi, raison pour laquelle nous ne devrions pas négliger les occasions de retraite. Quelques jours par année, dans une maison d'accueil, au sein d'une communauté ou d'un couvent – en plus de la formation continue – permettent une réorientation intérieure et peuvent servir à une consolidation et à une remise en ordre en bonne et due forme. En réalité, de telles retraites devraient faire partie intégrante du ministère. Il convient à chacun de choisir le lieu où il trouvera cette aide. A chacun de décider librement s'il préfère vivre cette tranquillité seul ou en couple. L'essentiel est de chercher ces occasions et de trouver ces temps d'arrêt nécessaires à notre vie spirituelle afin de vivre une « imprégnation intérieure de la foi centrée sur le Christ »¹⁵.

3.3. Vivre au sein de la communauté

Chaque individu, à plus forte raison le pasteur, homme ou femme, a des dons et des limites. Il peut se trouver en danger¹⁶. Les talents confiés à chacun d'entre nous servent de complément à d'autres dons et à d'autres aptitudes, ce qui rend pertinente l'image néotestamentaire du corps que l'apôtre Paul utilise pour décrire la réalité de la communauté chrétienne en Jésus-Christ (1 Co 12, 12-27). En tant que collaboratrices et collaborateurs de Dieu, il est important que nous nous intégrions à la communauté des frères et sœurs, et il est vrai que la cellule la plus petite et la plus intime, celle aussi qui porte les plus lourdes charges, est le couple. Le soutien spirituel que la communauté procure à chacun individuellement nous protège de l'isolement et nous aide à demeurer au cœur de la foi et du ministère.

Cette communion avec les frères et les sœurs, sur le plan professionnel ou communautaire, est plus qu'une simple mesure de correction, aussi nécessaire soit-elle. Elle est une source de force qui nous procure soutien, affermissement et stabilité. Puisque les jours ne se ressemblent guère, nous les théologiens sommes aussi exposés à toutes sortes de variations extérieures et intérieures. L'état de notre corps et de notre âme a des répercussions à ne pas négliger sur notre bien-être et notre travail. Nous pouvons être accablés par des fardeaux de type et d'origine différents qui ont sur nous un effet paralysant, et il en résulte fréquemment des sentiments de culpabilité et de dépendance. Les aliénations

¹⁵ Gerhard Ruhbach, *op. cit.*, p. 130.

¹⁶ Walter Hümmer, *Neue Kirche in Sicht* ?, Marburg, 1970, p. 28.

propres à notre époque n'épargnent pas non plus les foyers pastoraux. Les enfants de pasteurs présentant des comportements plus ou moins aberrants ne manquent pas, peut-être justement parce que leur père s'est trop consacré aux besoins de la communauté et pas assez à ses proches, c'est-à-dire à son épouse et à ses propres enfants. Dans ce cas, la *mutua consolatio fratrum et sororum*, le soutien de la communauté, l'expérience personnelle ou le groupe Balint peut remédier à la situation en procurant une aide pratique, la consolation et l'accompagnement nécessaire. Quantité de couples et de familles de pasteurs ont ainsi bénéficié d'une aide considérable, pour ne rien dire de la thérapie psychologique et ou du traitement médical.



« Vivre à la source ». Il ne s'agit pas de spéculation. A la télévision on n'en parle pas. Dans l'émission avec la pasteure Lenau, le pasteur Wiegand et leurs familles, il n'en fut pas question. Nous ne sommes pas non plus en mesure de fournir une recette de la vie spirituelle concrète. Nous avons posé un cadre, mis en garde contre certains dangers et transmis quelques suggestions¹⁷.

Avant tout demeure l'invitation renouvelée à s'approcher de la source, de la vie avec Jésus-Christ qui seul peut remplir notre ministère de joie et d'espoir. « Vivre à la source », c'est entrer dans la promesse du Christ : « Celui qui croit en moi, comme l'a dit l'Écriture, de son sein couleront des fleuves d'eau vive » (Jn 7,38). ■

¹⁷ Pour d'autres références, voir Rolf-Walter Becker, *Leben mit Terminen*, München, 1981.